

Tourisme truqué à Sumba...

Identités locales sacrifiées sur l'autel du tourisme mondial en Indonésie.

L'exemple des pasola à Sumba-Ouest

par Franck Michel

*"Le tourisme est, partout, l'ennemi de l'authenticité et de l'identité culturelle".
L. Turner et J. Ash, *The Golden Hordes*, 1976.*



Apparue sous l'appellation " île du Santal " (cendana) sur les cartes des navigateurs européens dès la fin de notre époque médiévale, Sumba comprend, en dehors des Sumbanais d'origine, un vaste panel des populations de l'ensemble de l'archipel indonésien : Bugis, Bajo, Chinois, Javanais, et migrants des îles voisines de Sumbawa, de Florès, de Timor et de Sawu notamment. Cette diversité reflète l'ambiance qui règne dans l'île et se confirme sur les visages des habitants rencontrés en chemin, au marché, au village. Et à bord du minibus local ou à cheval, les deux moyens de locomotion les plus prisés à Sumba. Méconnue et mystérieuse, voire méprisée ou crainte par les citadins ou les officiels indonésiens, l'île de Sumba est en quelque sorte un bout du monde tant pour les nationaux que pour les visiteurs étrangers. Une île sous le vent, belle et rebelle, qui déroute et qui intrigue. Une certaine catégorie de touristes est fascinée par la promesse d'ensauvagement qui les y attend...

Dès 1926, l'écrivain Aldous Huxley comparait le touriste au lecteur de petites annonces : " Il veut, pour son argent, ce que personne n'a eu. Tout le monde a été à Rome, mais peu de gens sont allés à Nepi. Java est bien connue, mais qui a atterri à Ternate ou à Lombok ? C'est bien agréable de pouvoir, dans un salon, là-bas, en Occident, se lever et dire avec négligence : 'Dernièrement, quand j'étais au centre de la Papouasie... ' " (Huxley, 2005 : 174). En 80 ans, en dépit des bouleversements considérables sur la planète, rien n'aurait donc vraiment changé, et Sumba est justement l'avant-poste de la Papouasie... Hier comme aujourd'hui. Mais, " massification " et " démocratisation " du tourisme obligeant, la menace de folklorisation de la culture sumbanaise se fait aussi plus manifeste.

Maison traditionnelle au village de Melolo, Sumba-Ouest



Introduction

L'île de Sumba, se situe en Indonésie orientale, entre les îles de Bali et de Timor. Large de 70 km et longue de 200 km, elle intègre la région de Nusa Tenggara ou les petites îles de la Sonde. Sumba est divisée en deux régions relativement distinctes : Sumba Barat (ouest) et Sumba Timur (est). L'est de l'île, plus aride, avec sa capitale régionale Waingapu, est connue pour ses textiles traditionnels et plus fréquenté de longue date tant par les touristes que les marchands. L'ouest, plus " sauvage ", a su, pour l'instant, préserver assez solidement ses coutumes et ses croyances locales. L'ouest est également plus peuplé que l'est, Sumba Ouest comprend en 2004 une population s'élevant à 390.000 habitants, la population totale de l'île approchant les 570.000 âmes (Kantor Statistik, 2004). Le tourisme international rechigne à promouvoir cette destination et, pour l'instant, les voyageurs indépendants sont les plus nombreux à tenter l'aventure. Entre 1999 et 2003, le nombre annuel de touristes étrangers arrivés à Sumba Ouest a oscillé entre un minimum de 617 (en 2001) à un maximum de 1964 visiteurs (en 2000), pas vraiment - apparemment - de quoi s'inquiéter quant à l'irruption d'un tourisme de masse (Dinas Pariwisata, 2004)...

Pourtant, des signes avant-coureurs apparaissent dans l'aménagement des nouvelles structures hôtelières, l'intérêt pour des tours opérateurs occidentaux ou installés à Bali, le succès actuel d'un tourisme de croisière qui commence à s'intéresser de (trop ?) près aux côtes sumbanaises (et dont les clients-touristes échappent aux statistiques évoquées ci-dessus), et dans

l'avènement d'un tourisme douteux et peu respectueux des habitants et de leurs modes d'être et de penser.

Ce bref article, centré sur la région de Sumba Ouest (capitale régionale : Waikabubak), entend pointer du doigt l'émergence de ce tourisme voyeur et prédateur qui risque à terme d'engendrer des frustrations et des jalousies sur le plan local mais également des changements radicaux dans les coutumes et mode de vie autochtones. L'événement majeur de la vie rituelle à Sumba Ouest reste à l'heure actuelle le pasola, festival de joutes cavalières traditionnelles, liées au contexte religieux local (Marapu), ayant lieu en plusieurs endroits en février et mars de chaque année. Le caractère " exotique " - mais également guerrier et souvent sanglant - de ces joutes équestres attire de plus en plus de touristes étrangers, avides de culture " authentique ". Les articles et documentaires sur la " fête " du pasola se sont multipliés ces dernières années. Le flux touristique est par conséquent devenu plus important lors de ces manifestations en février-mars que durant tout le reste de l'année.

Région de Mamboro, Sumba-Ouest



Brève présentation historico-culturelle

Les hommes de Sumba - des cavaliers hors pair, ce que l'on peut justement constater à l'occasion des pasola - sont attachés à la liberté d'errer comme bon leur semble. Cette fierté légendaire s'ancre dans un passé douloureux, balancé sans arrêt entre lutte pour la survie et lutte contre l'esclavage. L'esprit guerrier, qu'on attribue généralement à ces hommes dignes mais réputés durs, n'est pas surgi de nulle part ni le fruit du hasard : jusqu'au XIXe siècle, l'île servait de réservoir d'esclaves et de terrain de chasse pour les pillards en tout genre. La mauvaise renommée de Sumba a également endurci ses habitants qui se méfieront désormais de toute incursion étrangère : marchands arabes, chinois ou javanais, souverains esclavagistes d'Ende et de Bima, colonisateurs hollandais empressés de ne pas laisser cette terre riche en hommes (esclaves), en bétail (chevaux), et en épices très recherchées, aux autres concurrents européens. Les Sumbanais, comme tant d'autres ailleurs, font alors les frais de cette course de vitesse vers l'exploitation et la colonisation.

De ce fait, les rivalités claniques et autres guerres intestines deviennent plus une habitude qu'une exception, notamment dans l'ouest de l'île. Effectivement, Sumba se divise en deux

parties différentes, surtout sur le plan culturel et linguistique : l'ouest abrite la région la plus traditionnelle où, par exemple, la religion marapu conserve le plus grand nombre d'adeptes, et c'est aussi dans cette partie que se déroulent en février-mars les pasola dont nous allons parler ici. Les habitants, très accueillants au demeurant, dégagent néanmoins une rudesse et un orgueil qui d'emblée peuvent étonner le visiteur de passage. Vivre sur la terre aride de Sumba n'est pas aisé et l'histoire autant que les coutumes expliquent cette dureté. Et l'arbre à crânes (andung) qui trône au cœur des villages devant certaines uma prestigieuses rappelle le temps béni - et révolu - de la chasse aux têtes. Arbre supportant les crânes des ennemis autrefois capturés, l'andung commémore l'ancien temps et reste aujourd'hui un important lieu spirituel. Cela dit, lorsque dans les hameaux on évoque maintenant le passé guerrier des Sumbanais, ces derniers éclatent de rire, ce qui donne mieux à voir le rouge sang du bétel qu'ils mâchent à longueur de journée... Car si certaines traditions se perdent, d'autres perdurent, tel le rituel de salutation, véritable coutume sociale, qui invite le visiteur à offrir - puis à partager avec son hôte - en guise de bienvenue, le siri pinang, savant mélange - très riche en symboles - de noix d'arec, de feuille de bétel et d'un peu de chaux (ou de citron vert). Mâcher le bétel signifie avant tout être adulte et responsable, être mature sur le plan sexuel et psychologique. Le bétel est une représentation phallique de l'homme, la noix d'arec symbolise les ovaires de la femme, la chaux (ou le citron vert) donnera enfin la couleur rouge qui est ici celle qui caractérise le sperme. Cracher à terre - comme cela se constate partout dans l'île - signifie ainsi féconder la terre avec son sang...

Autre caractéristique locale essentielle, la cohabitation des morts avec les vivants est au cœur du quotidien et du village. La riche tradition orale mentionne un mythique pont de pierre reliant Sumba aux îles de Florès et de Sumbawa, ainsi que des ancêtres descendus directement du ciel. La religion marapu est le ciment qui maintient, à l'ouest surtout, la tradition plus ou moins intacte. Ses représentants sont des chamans (rato) chargés de la bonne gestion du culte des marapu, ces dieux, ancêtres, esprits et autres forces surnaturelles qui peuvent se manifester au détour d'un chemin ou chez le voisin, dans un rocher ou chez soi. Les marapu sont partout et pour mieux invoquer leur protection, il importe de les combler d'offrandes, souvent des animaux sacrifiés. Durant leur passage terrestre, les marapu logent dans la cuisine des longues maisons claniques (uma), où se trouvent également les objets sacrés de la famille, notamment les fameux ikat (tissus), les bijoux, les boîtes à bétel, les parang (grands couteaux que les hommes " portent " toujours sur eux), attributs essentiels dans la vie sociale et pour les rites de passage à Sumba. La figure du cheval est omniprésente (souvent en décoration sur la tombe), étant donné que l'esprit du défunt est censé chevaucher sa monture pour rejoindre l'autre monde. De cette croyance résultent aussi, dans une moindre mesure de nos jours, les sacrifices de chevaux une fois le corps du mort dûment enfermé dans son tombeau. Jadis, des centaines de bêtes étaient sacrifiées. Depuis 1990, le gouvernement indonésien a fixé un maximum de cinq " gros animaux " offerts en sacrifice pour le défunt. Une décision qui réduit l'hécatombe sans pour autant satisfaire l'avis de certains rato locaux, farouches gardiens de la tradition.

Toujours est-il que les énormes tombes mégalithiques témoignent de l'importance des funérailles à l'occasion desquelles une gigantesque quantité de biens sont dilapidés quitte pour les familles à devoir s'endetter pour mieux honorer le cher disparu. Enterré avec ses richesses et le plein de tissus, le mort est ainsi en bonne compagnie avant de rejoindre l'au-delà. Mais sa présence n'est jamais occultée, il demeure dans l'ombre de l'uma de son clan, où réside la famille élargie. Les vivants cohabitent avec leurs ancêtres qui protègent et marquent le lieu de leur présence tutélaire. Dans cette société rigoureusement hiérarchisée, divisée en trois classes sociales qui rappellent quelque peu les trois ordres de la féodalité européenne, le mariage est

certainement le rituel le plus important après la mort, car il soude le clan et organise les échanges. A cette occasion, les dons et contre dons affluent de la même manière que pour les funérailles. Dans la société traditionnelle sumbanaise, la politique et l'économie ne sont rien sans la culture et la religion.

Un monde de la coutume qui est en train de s'effriter sinon de s'effondrer, au contact de l'administration centrale indonésienne, mais aussi avec l'irruption de la mondialisation mercantile et touristique qui s'imisce jusque dans les derniers recoins de l'humanité. Déjà, l'air résigné, les " Anciens " regrettent la perte des savoirs autochtones de la part des plus jeunes, ces derniers se concentrant sur d'autres centres d'intérêts... Notre époque voit ainsi se déployer en Indonésie comme ailleurs une forme de tourisme tronqué, oscillant entre traditions ancestrales et trucages organisés, dont l'exemple emblématique est donné par le succès controversé des pasola à Sumba-Ouest.

Village de Tambelar, Sumba-Ouest



Le " vrai " pasola : tradition culturelle, rituel religieux et compétition sportive

Le pasola s'inscrit dans la vie rituelle de la religion Marapu. Les rato (chamans) sont chargés de fixer le calendrier des cérémonies, de recueillir les vers marins au bon moment sur la plage, et de gérer toute l'organisation autour du pasola. Un mythe explique l'origine du pasola : il y a longtemps, le roi de la Lune avait une jolie fille dénommée Nyale. Elle a pris pitié de la souffrance humaine et s'est sacrifiée pour assurer au monde à la fois fertilité et prospérité sur terre. Les étranges vers marins multicolores (appelés désormais nyale) représentent le corps de la princesse, dérivant sur la côte tous les ans pour apporter fécondité et fertilité sur la terre. Le nombre et la forme de ces vers marins (nyale) augurent du succès des récoltes futures. Marcel Bonneff précise que le pasola est d'abord une cérémonie liée au cycle agricole : " A la fin de la saison des pluies (février-mars) se donnent de grandes festivités de nouvel an dont le pasola à Sumba Ouest est la plus populaire ; il s'agit d'une joute à cheval, opposant deux groupes de cavaliers. L'affrontement, au moyen d'épieux que se lancent les protagonistes, peut être meurtrier. Mais il faut qu'il en soit ainsi pour que ce rite de fertilité atteigne son but " (Bonneff, 1980 : 130).

Officiellement, et selon la coutume locale, quatre pasola se déroulent en différents lieux :

- 1 : Pasola de Lamboya, à Sodan (en février)
- 2 : Pasola de Kodi, à Tosi (en février)
- 3 : Pasola de Wanokaka, à Waigalli (en mars)
- 4 : Pasola de Gaura, à Ubu Olehka (en mars)

Ces fêtes rituelles, dont les dates exactes ne sont connues que quelques semaines à l'avance, permettent d'exorciser nombre de spoliations et de conflits internes ou latents accumulés au cours de l'année passée. Le prestige des participants (et de leurs familles), des cavaliers aguerris et entraînés, est en jeu, et l'honneur n'est pas un vain mot dans ce mime organisé des anciennes guerres claniques. Si un cavalier se blesse, voire se tue, " au combat ", c'est qu'il le fallait et qu'il n'était pas en odeur de sainteté avec les esprits, les défunts ou les divinités. La dimension ludique et divine, et surtout l'ordalie, sont omniprésentes dans le pasola, dont l'issue annonce toujours ou presque d'abondantes récoltes et la joie dans les foyers. Il s'avère ainsi que le pasola est inséparable du contexte religieux autochtone.

Le Marapu, ou " religion des origines " des Sumbanais, et les rato désignés pour s'occuper de tel ou tel pasola, investissent pleinement le champ de la cérémonie et dictent les règles à suivre. L'aspect profane que prennent aujourd'hui certains " vrais " pasola découlent de la touristification du rituel, sa médiatisation par l'intermédiaire de la presse ou des caméras de télévision, et bien sûr de la volonté affichée du gouvernement indonésien de contrôler la situation (problèmes de sécurité, éviter les débordements et les excès, en fait inhérents à ce type de rituel forcément rude et généralement sanglant).

Tour-opérateurs indonésiens et étrangers, hôteliers et services touristiques de l'Etat, diverses instances du gouvernement local, bref tous ces " décideurs " ne souhaitent qu'une chose depuis des années : pouvoir fixer les dates des différents pasola suffisamment à l'avance afin de pouvoir insérer ces " festivités programmées " dans les brochures des voyageurs, dans les plaquettes du ministère du Tourisme et sur les tablettes des hôtels, etc. Pour cela, il faut cependant - normalement - l'accord des rato du Marapu, et cela est une autre histoire...

A Sumba-Ouest, au village de Tarung, en passe de se transformer en vitrine touristique ou, pire, en village-musée...



Le " faux " pasola : tradition réinventée, rituel truqué et compétition folklorique

Ces dernières années, devant le " succès " touristico-médiatique du pasola, le gouvernement a " encouragé " sinon contraint les autochtones à rajouter un cinquième pasola (à Wainyapu, district de Kodi). Et, depuis 2004, le village de Ratenegro a également accueilli, sous la pression du gouvernement local, un pasola supplémentaire au cours du mois de février... Ce dernier pasola pose en outre un autre problème du fait qu'il s'agit d'un faux pasola organisé à l'intention des touristes, mais en pleine période de vrais pasola... De quoi semer un peu plus la confusion ! Il y aurait maintenant, selon de nombreux habitants, cinq vrais pasola, et non plus quatre... A l'été 2004, le village de Ratenegro a presque entièrement brûlé, treize uma (maison clanique traditionnelle) ont disparu en fumée, seule une uma n'a pas brûlé. Etrange destin pour ce village, si pittoresque et situé non loin de la mer, mais déjà le gouvernement s'est proposé pour financer et aider à la reconstruction rapide du village... Pour convaincre les rato, les représentants du gouvernement font appel à toutes les stratégies, y compris la corruption, jugeant par ailleurs que plus rapidement les Sumbanais quitteront leurs coutumes ancestrales et surtout leurs croyances Marapu, plus vite ils rejoindront les idéaux de l'Indonésie dite moderne. De ce fait, aux yeux des agents gouvernementaux, un faux pasola ne pose pas de problème majeur puisque, au contraire, il accélère le processus de civilisation - mais de décivilisation, au sens où l'entendait Robert Jaulin - qu'ils préconisent.

En attendant, une autre forme de tourisme prédateur s'immisce dans le paysage sumbanais : le tourisme de croisière. Ainsi, au courant de l'été 2004, cent cinquante touristes allemands, en croisière dans l'archipel indonésien, faisant ici une escale entre Bali et Komodo, débarquent à Pero, petit village côtier peuplé de pêcheurs musulmans, situé dans le district de Kodi. Une banderole accueille les visiteurs à leur débarcadère, suivi d'une horde de vendeurs de tissus et d'objets artisanaux en tout genre qui haranguent les touristes. Boutiques de souvenirs improvisées s'étalent le long du chemin... Une situation qui d'ailleurs, concurrence oblige, envenime un peu plus les relations déjà tendues entre autochtones musulmans (pêcheurs) et autochtones animistes ou chrétiens (agriculteurs). Tout est prêt pour la foire, mais il faut faire vite pour les vendeurs, d'une part parce que la concurrence est rude, et d'autre part car des bus attendent déjà les clients pour les emmener directement à Tosi, où un spectacle de danses occupera les touristes en attendant le faux pasola. Tout est en place, les guides locaux et les agences extérieures ont tout arrangé, vingt cavaliers costumés s'affrontent de part et d'autre.

Au passage, on notera que les guides locaux, payés par le tour leader d'une agence balinaise, ont veillé à faire les choses correctement : ils ont demandé l'autorisation au rato de Tosi (la fois précédente c'était au rato de Wainyapu) d'organiser ce faux pasola, notamment en lui apportant un poulet, du bétel et des noix d'arec. Cette fois-ci encore, le rato était d'accord... Mais de plus en plus, les rato se disputent entre eux pour savoir s'il faut accepter ou non la tenue de faux pasola. Un dilemme douloureux, compte tenu des pressions politiques (le gouvernement et le ministère du Tourisme) et économiques (les tour-opérateurs, les guides locaux, les marchands, les tisserandes, les artisans, et finalement aussi, les touristes), que les rato ne savent appréhender : il y a ceux qui défendent coûte que coûte la tradition et refusent d'entrer dans le cercle vicieux de la commercialisation culturelle, et ceux qui estiment qu'il est préférable de négocier avec l'industrie touristique et l'Etat pour sauvegarder ce qui peut encore l'être de la tradition... Dans tous les cas, la tradition est remodelée au son de la modernité : c'est toujours au nom de la tradition à préserver que l'on décide, même si celle-ci est déjà réinventée ou réadaptée à plusieurs reprises, en fonction des convulsions de l'histoire. Unique concession laissée à la tradition, les organisateurs de faux pasola ne peuvent en aucune façon, du moins pour l'instant, " jouer " un pasola sur un terrain où elle a lieu officiellement. Le lieu

où se déroule un vrai pasola est sacré, et personne pour l'heure n'entend braver cet interdit. On choisit alors un terrain voisin et suffisamment vaste pour organiser le faux pasola.

Aujourd'hui, l'accord pour organiser un faux pasola passe de plus en plus par le gouvernement local tout autant que par les responsables religieux, une autre preuve de la perte de pouvoir des rato au profit des agents de l'Etat : si le gouvernement local est d'accord (Kantor Camat), on va ensuite voir le chef du village (Kepala Desa) puis le chaman (rato), et si tout le monde donne son accord, le faux pasola peut avoir lieu. L'avis du rato n'est plus qu'un avis parmi d'autres. Un avis qui devient par conséquent plus facile à détourner ou à convaincre en cas de refus... Le chef du village suit, par intérêt ou tout naturellement, l'avis du gouvernement local (dont il dépend souvent), et le rato éventuellement rebelle ou résistant se retrouve isolé face aux deux symboles de l'Etat. Le rato qui persiste à refuser s'exclut lui-même du groupe, il boycotte la manifestation folklorique (le faux pasola) mais n'est guère entendu ni suivi... Le pouvoir de la culture et de la religion diminue fortement au profit de celui de l'argent et de la politique. L'affaiblissement du pouvoir des rato annonce l'effritement du Marapu, les chamans étant considérés par beaucoup de jeunes comme arriérés et refusant le progrès, une orientation démodée qui va à l'encontre de la " modernité " indonésienne et même du message des églises chrétiennes installées à Sumba et qui ont le vent en poupe depuis quelques années... Timotheus, un jeune employé d'un hôtel de Waikabubak, considère que depuis 2003, deux lieux accueillent essentiellement les faux pasola : Wanokaka (le bateau accoste sur la plage de Rua) et Kodi (le bateau arrive à Pero).

Le rituel touristique, quant à lui, est toujours le même : entre une et deux heures passées hors du navire, avec trois activités, voire une quatrième en option (à remarquer, les repas ont toujours lieu sur le bateau, soit encore un manque à gagner pour les populations locales) :

1 : Achat de souvenirs, artisanat, textiles " traditionnels " (10 mn)

2 : Spectacle du faux pasola (40 mn)

3 : Visite d'un village, à côté du lieu du faux pasola, et encore les souvenirs (10 mn)

4 : Spectacle de danses " traditionnelles ", uniquement sur demande des clients et commandé à l'avance (en 2004, quatre groupes de musique et de danse se partagent ce secteur de l'activité touristique), en option (30-45 mn)

Les faux pasola deviennent progressivement une habitude. Même si au fil des mois les lieux changent et les modalités évoluent, l'entreprise de falsification folklorique semble se poursuivre inexorablement. En 2003, il y avait un groupe d'Espagnols, et aussi des Australiens, des Américains, des Français, des Canadiens, qui ont abordé les côtes de Sumba Ouest dans l'intention de " voir " un pasola... Selon un hôtelier installé non loin de la plage de Marosi (district de Lamboya), il y a eu en 2003 et 2004 pas moins de quatre faux pasola rien que dans le district de Kodi, plus à l'ouest. Mais Lamboya et Wanokaka ne font plus exception, et les touristes de croisière débarquent déjà sur ces côtes pour assister à des pasola truquées et falsifiées. Des tour-opérateurs balinais, tel que Panorama Tours de Denpasar (mais dont le patron est un Suisse), et bien d'autres agences, la plupart s'affiliant avec des intermédiaires locaux, n'hésitent pas à emmener leurs clients sur les traces de la culture (perdue ou en perte) sumbanaise. Comme le suggère encore cet hôtelier, lui-même impliqué dans ce tourisme de la dérive, et néanmoins conscient de la supercherie vendue aux touristes, tout le monde y " gagne " avec cette forme d'exploitation de la culture : les médias, les voyagistes, les hôteliers, les guides locaux, le gouvernement, les artisans... La culture, hélas, a tout à perdre !

Le tourisme n'a pas peur du ridicule, et la demande d'exotisme est telle qu'on n'hésite pas, localement, à de drôles de trucages. Un exemple extrême est celui des faux vers marins (nyale), en l'occurrence des pâtes aquatiques ! Piter, un guide local qui a assisté à la scène, m'a raconté que sur la plage de Wanokaka, lors de la récolte des vers marins qui, à la tombée de la nuit, précède le début du pasola, les fameux nyale ont été remplacés par des nouilles qu'on a placés dans l'eau et qui remontent lentement à la surface...

Conclusion

Les faux pasola ont sans doute un bel avenir devant eux. Le prestige de l'identité cède le pas devant le pouvoir de l'argent. De rares Sumbanais mais surtout des proxénètes de l'exotisme en tout genre (marchands, voyagistes, instances gouvernementales et touristiques) vont s'enrichir sur le dos de la culture sumbanaise, sans pour autant que cela ne bénéficie à la majeure partie de la population locale. L'avenir est sans doute aux " foires " (pameran) touristiques, mêlant tradition réinventée et commerce touristique, un peu à l'image de ce qui existe déjà dans l'est de l'île, et que Jill Forshee a fort bien décrit : en 1993, elle se souvient d'un patchwork de musiques et danses régionales sur fond de rituels réadaptés, bref " un pameran se déroule au centre du village où les habitants sont vêtus de leurs plus beaux costumes. Le groupe touristique (qui arrive en bus) observe le spectacle, écoute les commentaires par les (habituellement) tours leaders anglais ou hollandais, puis circule autour du village pour regarder les centaines de tissus qui sont présentés à la vente " (Forshee, 2001 : 132-133). Sumba Ouest est sur la même voie que Sumba Est même si des variantes existent, et peut-être même quelques résistances ici ou là. A voir...

Le problème est aujourd'hui le suivant : combien de temps encore le vrai pasola sera-t-il plus importante aux yeux des Sumbanais que le faux, celui-ci gagnant en " notoriété " du fait de la présence des touristes, de l'organisation gouvernementale, et surtout des bénéfices financiers que tout le monde - ou presque - empoche au passage... La commercialisation des fêtes et des rituels sumbanais - ici le pasola, mais demain d'autres coutumes ou rites - met gravement en péril le fondement même de la culture de Sumba Ouest et de la religion Marapu. Les prédicateurs chrétiens qui parcourent les villages en quête d'âmes esseulées, les serviteurs du gouvernement indonésien, les opérateurs touristiques étrangers ou locaux, et les voyageurs internationaux à la recherche d'ikat et d'artisanat traditionnel le savent bien et, chacun de ces groupes de pression à sa manière, entend profiter de la situation avant qu'il ne soit trop tard... Faut-il alors interdire les faux pasola ? Une " bonne " solution, la " moins pire " sans doute, mais peu probable dans les faits ! Le gouvernement régional pourrait pourtant interdire la tenue de ces faux pasola, sous le juste prétexte qu'ils défigurent la culture locale, mais y songe-t-il seulement ? Et puis de quelle manière procéderait-il et selon quels critères ? Son intérêt ne va pas réellement dans ce sens, c'est aussi évident que visible sur le terrain : entre la préservation d'une culture en mouvement et l'acculturation pure et simple, son choix ne fait guère de doute. Le mythe de la " civilisation ", qu'il soit entretenu par l'Etat national ou par le tourisme international, est une affaire qui marche et qui rapporte ! Au détriment des autochtones, ici comme ailleurs, anciens colonisés par des puissances étrangères ou néo-colonisés par des autorités intérieures.

Le tourisme aussi a sa part de responsabilité dans la manipulation de la mémoire. On voit que finalement, en ces temps de réhabilitations douteuses de toute sorte (le tourisme - notamment affublé de la particule " durable " - en fait également partie), la phrase accusatrice rédigée il y

a trente ans par Turner et Ash, et qui dénonce le tourisme en ouverture de cet article, n'est pas forcément sans fondement. Surtout sur ces terrains de jeux - et de vacances exotiques - pour Occidentaux en mal d'émotions et de sensations fortes qui se situent géographiquement dans ce qu'on appelait il n'y a pas si longtemps, le tiers-monde...

Références

Ash J., Turner L., *The Golden Hordes, International Tourism and the Pleasure Periphery*, Londres, Constable and Co. Editors, 1975.

Boneff M., " Guide Archipel IV : l'île de Sumba ", *Archipel*, n°19, Paris, Ehess, 1980, pp. 119-141.

Dinas Pariwisata, *Statistiques sur les flux touristiques, 1999-2003*, Waikabubak, Sumba Barat, novembre 2004.
Forshee J., *Between the Folds. Stories of Cloth, Lives and Travels from Sumba*, Honolulu, Uni. of Hawai'i Press, 2001.

Huxley A., *Tour du monde d'un sceptique*, Paris, Payot, 2005 (1926).

Kantor Statistik, *Document recensement 2004 de la population*, Waikabubak, Sumba Barat, novembre 2004.

Note : Ce texte a été publié dans le volume *Tourismes & identités*, sous la direction de J.-M. Furt et F. Michel, chez L'Harmattan, en 2006.

Marché de Waikabubak, Sumba-Ouest



Plage de Kaliuda, Sumba-Est



Au marché de Tarung, Sumba-Ouest



Au village et dans la campagne...



